4.me

ESSAI

SUR CES QUESTIONS;

Quelles sont les sources générales des signes des maladies ? Comment les obtient-on ? Ne sont-ils pas modifiés par l'âge, le sexe, les habitudes et le tempérament ?

Présenté à l'École de médecine de Montpellier, par J. S. LOUIS GADAUD, de Périgueux, Département de la Dordogne.

Ars usu, studio, sapientiâ crescit.



DE L'IMPRIMERIE DE TOURNEL, PÈRE ET F[illegible],
RUE AIGUILLERIE.

AUX AUTEURS DE MA VIE:

AUX HOMMES ILLUSTRES
qui l'ont aggrandie en m'instruisant.

Il m'est bien doux que cet écrit me procure l'avantage de donner un témoignage public des vifs ſentimens d'eſtime & de reconnaiſſance que j'éprouverai toujours pour vous. Mon eſprit l'a jugé peu digne de vous être offert ; mais je n'ai pu réſiſter à mon cœur. Puiſſiez-vous agréer ce faible hommage !.....

J. S. L. GADAUD.



ESSAI

SUR CES QUESTIONS;

Quelles sont les sources générales des signes des maladies? Comment les obtient-on? Ne sont-ils pas modifiés par l'âge, le sexe, les habitudes et le tempérament?

Connaitre le penchant de la nature, sa manière de procéder, les moyens et les mouvemens qu'elle déploie pour la guérison des maladies, afin de ne rien troubler, de ne point susciter d'obstacles; agir ou l'aider lorsqu'elle ne peut se suffire à elle-même, voilà, sans doute, une des tâches les

plus pénibles pour le médecin (1). Mais comment peut-il espérer de la remplir ? c'est, je pense, par une étude approfondie de la Séméiotique, le véritable, le ferme appui de la médecine expectante et de la médecine agissante. Pénétré de cette vérité, je n'ai pu résister au desir de puiser le sujet de mon tribut académique dans cette branche importante de l'art de guérir. Je ne me dissimule pas que des difficultés nombreuses, accrues encore par la faiblesse bien sentie de mes moyens, m'arrêteront souvent. Peut-être néanmoins qu'en faisant des efforts, dans l'espérance de les surmonter, il m'en résultera quelqu'avantage !

Je donnerai d'abord, comme l'indique d'avance le titre de mon essai, un aperçu général sur les sources où l'on doit puiser les signes. Cet aperçu sera l'objet d'une première section. Dans une seconde, je chercherai à faire connaître la manière de procéder pour les obtenir. Enfin dans une troisième section je ferai voir qu'il est très-essentiel, en s'occupant des signes, d'avoir égard à l'âge, au sexe, aux habitudes, au tempérament, qui en changent beaucoup la valeur.

---

(1) *Non minimus labor medici est, nosse naturæ ductum, genium, processum, vias et salutares motus curandi, ne illos turbet impediatque, aut ubi ipse agere atque adjuvare naturam debet, id soli naturæ permittat.* F. *Hoffm. dissert.* 1 *de naturæ et artis efficaciâ in medendo.*

PREMIÈRE SECTION.

Des sources où l'on doit puiser les signes relatifs à l'état maladif.

On doit puiser dans deux sources générales pour obtenir les signes qui éclairent le médecin sur l'état maladif.

Première source générale des Signes.

Toutes les causes éloignées des maladies constituent la première de ces deux sources. Ces causes sont en très-grand nombre ; et c'est ce qui me met dans la nécessité de les ranger dans quelques classes qui les fassent embrasser avec plus de facilité. Je les ramènerai toutes aux sept, que voici, et qui me paraissent devoir suffire :

1°. l'air atmosphérique, les saisons, les divers météores ; 2°. les alimens et les boissons ; 3°. les émanations minérales, végétales et animales ; 4°. le repos et l'exercice, le sommeil et la veille portés à l'excès ; 5°. le mauvais état des sécrétions et des excrétions ; 6°. les appétits et les passions ; 7°. l'âge, le sexe, les habitudes, le tempérament.

L'âge, le sexe, les habitudes, le tempérament, que j'ai rangés au nombre des causes éloignées, concourent toujours avec quelqu'une ou plusieurs des autres à la production des maladies. Mais tous les individus ne sont pas du même âge, du même sexe, du même tempérament, etc. Et de là vient que de plusieurs individus influencés par des objets

extérieurs les mêmes, les uns sont atteints de maladies plus ou moins différentes, et les autres n'éprouvent aucune altération dans leur santé. L'appréciation du changement qui doit avoir lieu dans les effets, lorsque les autres causes éloignées agissent sur des individus dont l'âge, le sexe, les habitudes, le tempérament ne sont pas les mêmes, est un des plus grands obstacles contre lesquels ait à lutter la sagacité du médecin. Que ceux qui voudront parler en faveur de la certitude de la médecine ne se fassent point illusion sur cette difficulté (1).

Seconde source générale des Signes.

Les phénomènes maladifs (ou tout ce que nous observons dans l'économie vivante, qui ne soit pas tel que dans l'état physiologique) donnent la seconde source générale des signes. Et je remarquerai que, la maladie une fois produite, on doit, ainsi que pour sa production, avoir le plus grand égard à l'âge, au sexe, aux habitudes, au tempérament. Car d'après le changement de ces circonstances, les phénomènes maladifs ont, dans les divers individus, une marche, une succession, une intensité qui diffèrent beaucoup. Je vais réduire ces phénomènes à quelques chefs, d'après le

---

(1) Il en est plusieurs autres encore que j'aurais cherché à faire remarquer, si j'avais fait ma dissertation sur la certitude en médecine, comme ce fut d'abord mon projet. Néanmoins on ne doit pas se dissimuler que celle-là est une des principales. *Lordat* me l'a souvent fait sentir dans ses conférences instructives et amicales.

motif qui m'a dirigé lorsque j'ai classé les causes éloignées, c'est-à-dire, pour faciliter l'esprit. En suivant la classification de LORDAT, ils seront distingués en phénomènes anatomiques, et en phénomènes des fonctions. Les phénomènes des fonctions seront subdivisés en ceux, 1°. de la faculté digestive; 2°. de la faculté motrice; 3°. de la faculté sensitive; 4°. de l'instinct. Ils pêchent tantôt par excès, tantôt par défaut; d'autres fois enfin ils présentent une altération ou une viciation inappréciables, et la pathologie fournit seule alors des phénomènes analogues. Ces divers états sous lesquels peuvent se présenter les phénomènes maladifs, seront la base des sousdivisions (1).

Cette manière de présenter les sources générales des signes me paraît préférable à celle des séméiologistes que j'ai consultés. Il me semble que les objets sont séparés d'après des différences plus essentielles, et réunis d'après des rapports plus intimes. Par exemple, celle que donne THOMAS FIENUS, dans un traité *ex professo* de séméiotique, me présente plusieurs vices que je vais faire remarquer (2).

Cet auteur reconnaît d'abord cinq sources générales des signes de l'état maladif, dont il forme cinq sections. Voici le titre de chacune : 1°. *signa a rebus naturalibus*; 2°. *signa a rebus non naturalibus*; 3°. *signa a rebus præter naturam*; 4°. *signa ab excrementis*; 5°. *signa a simplicibus corporis affectibus*.

---

(1) Réflexion sur la nécessité de la physiologie dans l'étude et l'exercice de la médecine. Dissert. de l'an 5 Républicain.

(2) De Signis medicis tractatus, Lugduni 1664.

Dans la première section où il s'agit des signes tirés des choses *naturelles*, il n'aurait pas dû, ce me semble, comme il l'a fait, parler des signes tirés des différentes parties du corps dans un état pathologique.

Je ne dirai rien de l'expression, choses *non naturelles*, dont il se sert à la seconde section en parlant du sommeil et de la veille, etc. Je me bornerai à desirer que quelque analyste sévère nous fasse bientôt connaître quelles sont les choses que l'on pourra nommer *naturelles*, et celles qui pourront être appelées *non naturelles*. La valeur de ces deux expressions n'a pas, je pense, été bien déterminée encore.

On ne peut qu'être étonné que les objets de la quatrième et de la cinquième section, n'aient pas été rapportés à la troisième, qui renferme les signes tirés des choses *contre nature*. Car les différences que peut présenter le sang dans les maladies, celles des urines, des sueurs, etc., dont il parle à la quatrième section, et les affections simples dont il s'occupe à la cinquième, telles que les différentes espèces de douleurs etc., me paraissent aussi devoir être appelées choses *contre nature*.

Les sousdivisions ne sont pas mieux raisonnées. Je me bornerai à en énoncer certaines de la troisième section. Des neuf chapitres qn'elle renferme, le quatrième est consacré *signis ab actionibus animalibus*, le huitième *signis ab actionibus vitalibus*, et le neuvième *signis ab actionibus naturalibus*. On n'a qu'à lire dans la Physiologie du Professeur Dumas, sa critique judicieuse sur cette division des fonctions

du

du corps humain, pour se convaincre qu'elle ne peut avoir lieu; qu'on ne peut établir de ligne de démarcation tranchante entre les fonctions lorsqu'elles sont considérées sous un semblable point de vue (1). Au reste, les vices que j'ai cru devoir reprocher à la division de THOMAS FIENUS, sur les sources des signes, pourraient être reprochés à d'autres auteurs. Le plus souvent on ne fait que répéter ce qui a été déjà dit, et même sans chercher à faire disparaître les vices du langage. Vous faites, pourrait-on m'objecter, votre condamnation, car vous n'ajoutez rien à ce que l'on sait. Mais pourquoi écris-je? une obligation à remplir m'en impose la loi. Je serais encore satisfait si je devais croire n'avoir répété que des choses dignes de l'être; car pourrait-on exiger maintenant autre chose de moi?

SECONDE SECTION.

De la manière d'obtenir les Signes.

Tout ce qui se présente à nos sens, dit FERNEL, et qui accompagne une chose cachée, en est le signe (2).

Certains, d'après THOMAS FIENUS, disent qu'il est de l'essence du signe d'être connu par les sens. Mais cet auteur ajoute que cela est faux, parce que plusieurs choses qui ne

(1) Tom. 2. p. 67 et suiv.

(2) *Quidquid sensibus nostris obvium, aliud quippiam latens et occultum comitatur, id illius est signum. Path. cap. VII.*

sont pas à la portée des sens peuvent être signes, étant connues par l'esprit. (2). Il veut parler de ces choses dont le malade ou ceux qui l'entourent peuvent faire le rapport.

L'énoncé de ces deux auteurs ne donne pas, ce me semble, une idée exacte du signe. Les choses que l'on peut nous rapporter et celles qui frappent nos sens, ne sauraient être regardées, les unes ni les autres comme signes par elles-mêmes, soit d'une chose passée, soit d'une chose actuelle et cachée, soit d'un évènement futur. Il faut, pour que la chose que l'on nous rapporte ou qui frappe actuellement nos sens puisse devenir signe, que nous lui trouvions des rapports avec une autre chose que nous nous rappelons par la liaison des idées, et que la chose rappelée soit elle-même liée à d'autres, soit par des rapports de succession, soit par des rapports de simultanéité d'existence, ou comme effet de la même cause etc. Alors en vertu des rapports perçus entre la chose actuelle et la chose rappelée, la chose actuelle se liera à l'idée des mêmes choses auxquelles la chose rappelée était liée, ou en deviendra le signe (2). Je

---

(1) *Aliqui dicunt esse de ratione et essentiâ signi, ut sit cognitum sensu; sed hoc est falsum, quia multæ res possunt esse signa, quæ tamen non sunt cognitæ sensu, possunt enim esse cognitæ intellectu, etc. de sig. in genere p. 1.*

(2) Au lieu de répéter si souvent le mot *Chose* dans cet article, j'autais pu, sans doute, employer une périphrase qui le remplaçât; et la lecture en aurait été, peut-ètte, moins ennuyeuse. Mais j'ai cru devoir préférer cet inconvénient à celui d'être obscur.

m'empresse de passer à des exemples qui jetteront peut-être quelque jour sur ce que je viens d'énoncer.

Vous apprenez, je suppose, qu'une personne s'est exposée, pendant quelque tems, à un atmosphère de gaz acide carbonique. Comment l'idée de cette cause deviendra-t-elle pour vous un signe ? D'abord elle se liera dans votre esprit à l'idée d'une cause que vous vous rappelez et que vous jugez semblable. Ensuite comme l'idée de la cause que vous vous rappelez est elle-même liée à l'idée de l'asphixie qui fut un effet de cette cause ; l'idée de l'asphixie se liera également à l'idée de la cause dont on vous parle actuellement. Une même succession d'opérations intellectuelles sera nécessaire pour que les autres causes éloignées des maladies puissent être signes.

2°. Une langue recouverte d'un enduit jaunâtre, assez épais, est un des symptômes que j'observe dans un malade soumis à mon examen. Comment ce symptôme deviendra-t-il signe pour moi ? Aussitôt il me rappellera uu symptôme qui m'avait déjà frappé dans d'autres malades. je jugerai, je suppose, ces deux symptômes semblables. Mais le symptôme que je me rappelle coexistait avec un état saburral bilieux ; aussi l'idée de ce symptôme se liera-t-elle à l'idée de cet état. Enfin le rapport perçu entre le symptôme qui me frappe actuellement et le symptôme que je me rappelle, fera que le symptôme actuel se liera aussi à l'idée d'un état saburral bilieux, ou en sera le signe (1).

(1) Je suis bien loin de vouloir que l'on s'en tienne au seul état

Ces deux exemples, dont l'un est relatif aux signes tirés des causes éloignées des maladies, et l'autre aux signes tirés des phénomènes maladifs, feront suffisamment connaître, je pense, la manière de procéder pour les obtenir : aussi n'en donnerai-je pas davantage. Je me bornerai à observer, ce que l'on sentira facilement, que plus la chose actuelle dont on veut tirer le signe aura de rapport avec la chose rappelée, plus la chose désignée en aura avec ce qui avait précédé, accompagné et suivi cette chose rappelée.

TROISIÈME SECTION.

L'âge, le sexe, le tempérament, les habitudes, méritent une très-grande considération de la part du séméiologiste.

De l'Age.

§. I. En général les différentes causes éloignées détermineront des maladies de la tête chez les enfans, de la poitrine chez les adultes, du bas-ventre chez les hommes faits, des voies urinaires chez les vieillards. Les maladies pituiteuses sont propres surtout à l'enfance et à la vieillesse; les inflammatoires aux adultes, et les bilieuses aux hommes dans l'âge viril. Toutes ces maladies peuvent paraître dans

---

de la langue pour en tirer un signe d'un état de saburre des premières voies. Si j'ai considéré ce symptôme isolément, c'est pour donner un exemple plus simple de la manière dont je conçois que l'on obtient le signe.

tous les âges ; mais elles seront dues à des causes dont l'influence sera plus ou moins soutenue à des causes plus ou moins actives, plus ou moins différentes. Une cause légère déterminera une maladie pituiteuse chez un enfant, tandis qu'un adulte ne se ressentira presque pas de son action. En tirant des signes des causes éloignées, il est donc très-important d'avoir égard à l'âge des individus qu'elles ont influencé. Il ne l'est pas moins lorsqu'il s'agit des signes de l'état maladif. En effet, les signes tirés des phénomènes maladifs qui nous indiqueront une inflammation locale située dans un organe noble chez un vieillard, nous feront bien plus craindre que ceux qui nous indiqueroient un même état dans un organe également noble chez un adulte. Les vieillards éprouvent en général des maladies dans lesquelles les phénomènes se succèdent avec lenteur ; les jeunes gens éprouvent au contraire en général des maladies aiguës (1). Enfin, chez les individus des divers âges, les crises se font ordinairement par des organes différens.

Du Sexe.

§. II. Les deux sexes, jusqu'à l'âge de la puberté, sont à peu près également influencés par les mêmes causes. Ils éprouvent à peu près les mêmes maladies. Mais cette époque arrivée, leurs différences deviennent plus tranchantes et plus nombreuses. Les mêmes causes n'ont plus sur eux une in-

---

(1) *Longis morbis senectus, acutis adolescentia magis patet. A. C. cel. medic. lib. 2 cap. 1. art. med. princip.*

fluence aussi analogue. La puissance que la matrice commence alors à exercer chez la femme et la constitution de l'enfance qu'elle conserve plus ou moins long-tems encore, paraissent être les deux sources principales des différences qu'offrent les maladies communes aux deux sexes, et sont intimément liées aux maladies particulières à la femme. De même que le sexe modifie beaucoup l'influence des causes éloignées, il modifie aussi la marche des phénomènes maladifs. Chez la femme les maladies présentent en général une marche moins aiguë que chez l'homme ; leurs crises sont moins promptes et moins parfaites (1). Lorsqu'on s'occupe des signes relatifs aux maladies, la considération du sexe est donc indispensable.

Des Habitudes.

§. III. Les individus ne sont pas tous influencés par le même ensemble de circonstances ; tous ne naissent pas dans le même climat, n'usent pas des mêmes alimens, ne répètent pas les mêmes actes ; ils ont tous aussi des habitudes qui ne sont pas les mêmes (2). Le médecin doit soigneu-

---

(1) Voyez les principes de Physiologie du Prof. DUMAS tom. 1.

(2) Je crois me rappeler que le Cn. *Draparnaud* me disait un jour qne l'habitude, considérée sous un point de vue médical, serait un beau sujet de thèse ; j'ai senti depuis la vérité de cette assertion. Mais pour le traiter dignement, ne faudrait-il pas le pinceau de cet Homme qui n'a pas moins de droit à la reconnaissance de ses élèves, dont il sait si bien enflammer le zèle, qu'à l'estime des Savans seuls, vraîment capables d'apprécier ses mérites.

sement s'occuper des habitudes propres à chaque individu. Il en connaîtra mieux la véritable influence des causes éloignées ; il en appréciera mieux les phénomènes maladifs. Elles lui apprendront que des causes qui auraient produit de mauvais effets relativement à un individu, n'auraient rien produit par rapport à un autre ; que des choses nuisibles en elles-mêmes, doivent, lorsqu'on y est habitué, être préférées à d'autres qui par leur nature paraissent plus convenables (1) ; que des phénomènes qui fourniront dans un cas de très-mauvais signes, n'en fourniront dans un autre que de très-peu importans, ou n'en fourniront pas (2).

Du Tempérament.

§. IV. En parlant de l'âge, du sexe, des habitudes, on ne peut parler que de certains caractères communs à un

---

(1) *Ac de rebus ad alvum reliquasque partes pertinentibus, multa aliquis dixerit, quæ his adfinia sunt, quod quidem cibos, quibus assueverunt, facile ferant, etiamsi naturâ non boni sint ; eodem modo et potus. HIP. de victus rat. in morb. acut. lib. 2. tom. princip. art. med.*

(2) Une respiration plaintive durant la veille fera plus ou moins craindre selon le caractère, le tempérament du malade. « S'il est délicat, douillet, accoutumé à exagérer ses moindres souffrances, on s'en inquiétera peu. On en jugera tout autrement, s'il est robuste, patient ». *Le Roy*, du pronos. dans les mal. aig. aph. 65...... Un malade qui dormira une partie des globes des yeux étant à découvert, nous inspirera des craintes. Elles cesseront aussitot, si nous apprenons que dans l'état de santé il présentait le même phénomène en dormant.

grand nombre d'individus. Mais le tempérament qui renferme l'âge, le sexe, les habitudes comme trois circonstances qui concourent à le former, dont on peut avoir une idée par la considération seule de toutes les circonstances qui spécifient chaque homme, séparera beaucoup d'individus qu'on aurait réunis n'ayant égard qu'à l'identité d'âge, ou de sexe etc. L'étude du tempérament a été regardée, à juste titre, par les médecins anciens et modernes, comme une des plus importantes. Par la connaissance du tempérament on saura qu'un individu supportera mieux le printems que l'hiver ; qu'un autre sera moins sujet à des maladies l'été que le printems. Des personnes d'un tel tempérament seront, pour ainsi dire, insensibles à la gloire, à l'ambition. Celles d'un autre éprouveront si vivement ces passions, que si elles ne sont pas satisfaites, il en résultera les plus grands désordres. Les maladies n'ont pas pour les divers tempéramens une marche également lente, également rapide ; les phénomènes maladifs n'y présentent pas la même intensité. Enfin, ce que j'ai énoncé dans les trois paragraphes précédens se rapporte naturellement à celui-ci, puisque, comme je l'ai déjà dit, l'âge, le sexe, les habitudes sont trois circonstances qui concourent à former le tempérament. On pourra me dire, pourquoi d'après cela j'ai fait quatre paragraphes de ce qui paraissait devoir n'en faire qu'un ? J'ai cru pouvoir mieux, par cette marche, faire connaitre les diverses sources des rapports et des différences des hommes. Ainsi, si nous les considérons successivement d'après l'identité d'âge, de sexe etc., nous avons des classes très-étendues en ce que nous n'avons égard qu'à quelques

rapports communs. Considérés d'après le tempérament, on a des classes beaucoup moins générales, parce que les rapports sont plus nombreux.

J'aurais voulu maintenant indiquer les sources principales des signes d'après leur division en anamnestiques, diagnostics, et pronostics, et déterminer le degré d'utilité de chacune de ces trois grandes classes des signes. J'aurais enfin terminé par la description d'une maladie observée, dont je me proposais de faire la séméiotique d'après les principes exposés. Des circonstances pénibles m'en ont empêché. Je sens même, ILLUSTRES PROFESSEURS, combien les développemens que j'ai donnés sont imparfaits. Ce n'était point mon dessein d'écrire encore; mais les mêmes circonstances qui m'ont empêché de rendre cet essai plus digne de vous, me l'ont fait entreprendre. Cependant si l'on doit s'intéresser pour ceux qui sont intimément persuadés qu'une observation constante, un raisonnement solide sur les produits de cette observation, et nn desir toujours renaissant d'acquérir de nouvelles connaissances sont absolument nécessaires pour les rendre dignes d'exercer l'art de guérir; à tous ces titres je réclame votre bienveillance.

Fin.

PROFESSEURS
DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE MONTPELLIER.

GASPARD - JEAN RENÉ	*Directeur.*
C. L. DUMAS. . . . . J. M. J. VIGAROUS.	Physiologie, Anatomie.
J. A. CHAPTAL . . . G. J. VIRENQUE. . .	Chimie.
A. GOUAN. . . . . J. N. BERTHE.	Botanique, Matière Médicale.
J. B. T. BAUMES. . . P. LAFABRIE	Pathologie, Nosologie, Météorologie.
A. L. MONTABRÉ . .	Médecine opérante.
H. FOUQUET . . . . . V. BROUSSONET. . .	Clinique interne.
J. POUTINGON. . . . A. MEJEAN.	Clinique externe.
J. SENEAUX	Accouchemens, Maladies des Femmes, Éducation physique des Enfans.

Paul-Joseph BARTHEZ, Médecin du Gouvernement.

Auguste BROUSSONET.